

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 12

Artikel: Les mirages de la vie : [suite]
Autor: Hager, Nelly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lè dou farceu ; mà se vo volliâi ein agottâ, se desiront à l'hommo et à la fenna, le sarâi onco bin meillâo s'on lâi mettâi on bocon dè cé lard qu'est peindu âo pliafond ; mà c'est por vo, kâ por no n'èin n'èin pas fauta. Ein deseint çosse, lo gaillâ montè su onna chaula, copè on cartâi dè bâcon, et lo fourrè dein la mermita sein que la fenna diéssè on mot, tant l'étâi cura dè vairè clia manière dè fèrè la soupa.

Quand la soupa fut presta, le fut medjà, trovâie adrâi bouna, et l'est dinsè que lè dou rusâ compagnons, sein avâi z'u l'air d'avâi demandâ oquîè d'autro que 'na mermita et 'na gota d'édhie, ont z'u dè quiet fèrè 'na crâna soupa que lè z'a adrâi bin repessus.

LES MIRAGES DE LA VIE

IV

Au mois de juillet, les perplexités de la jeune fille augmentèrent ; les vacances allaient arriver ; Lucie retournait en Alsace pour commencer son œuvre ; resterait-elle donc seule à l'institution ?

Les lettres d'Elio commençaient à ne plus lui suffire, et elle constatait avec amertume qu'il ne lui parlait jamais de retour et ne faisait aucune allusion au bonheur de la revoir.

S'il avait déjà donné son cœur ? s'il allait ne pas l'aimer ?...

Elle fut tout à coup demandée au parloir par Mme Amurat, un matin, avant dix heures...

Elle frémit, pressentant un malheur ; en effet, un télégramme ainsi conçu lui fut remis :

« Votre mère très malade. Viendrez-vous ? »

« MÉLINDE. »

— Oh ! oui, s'écria-t-elle toute tremblante, je pars aujourd'hui même.

— Oui, ma fille, dit la directrice, c'est votre devoir ; mais à qui vous confier ?

— A moi, reprit Mme Amurat ; nous allons prendre le train de midi ; j'emmène aussi Juliette. Mon procès, que je croyais près de finir, recommence sur nouveaux frais. Tous les ennuis qui m'assaillent me donnent une fièvre continuelle. Revoir mon pays natal me rendra les forces dont j'ai besoin pour cette terrible chose qu'on appelle un divorce.

Lucie Siebel apprit le subit départ de son amie avec un regret poignant, mais elles échangèrent une promesse solennelle de se revoir en Alsace ou en Provence ; leur affection était désormais indissoluble ; elle avait pour base des souvenirs de douleur...

Pendant que le train express emporte Céline vers sa chère Provence, des mirages, tour à tour funèbres ou enivrants, obscurcissent ou illuminent son imagination.

Tantôt elle croit voir sa mère mourante, lui disant un éternel adieu, ou bien étendue sur un lit funèbre, et elle ne peut retenir ses larmes.

Tantôt sa mère guérie l'accueille avec les plus tendres caresses, et lui présente Elio Sauze, beau comme Antinoüs, éloquent comme Mirabeau, épris comme Roméo.

Allait-elle répondre à son attente ? avait-elle la beauté, le charme, l'esprit capable de le conquérir ?

Non, elle allait le désenchanter, et puis Ludovic n'avait-il pas dit qu'il était malheureux ?

Pour une jeune fille, il n'y a que les peines d'amour qui comptent... S'il en aimait une autre ?...

Elle passait ainsi de l'espoir au découragement, de la confiance au doute, se répétant ses vers en y cherchant une étincelle d'affection pour éclairer ses incertitudes ;

mais elle n'y trouvait que des réticences qui la faisaient pâlir.

— S'il souffre, je le consolerais, et s'il ne peut me donner l'amour, je me résignerai à son amitié.

Dans toute âme féminine, le dévouement a des germes qui ne demandent qu'à se développer.

Marseille ! Marseille ! l'antique cité grecque se montre à l'horizon, le vent qui souffle annonce l'approche de la mer ; le cœur de Céline bat à briser sa poitrine, mais elle refoule toutes ses impressions de peur de les profaner.

A la gare, elle se penche à la portière, anxieuse. Un beau et élégant jeune homme, la figure intelligente, s'approche...

— C'est Elio, murmure-t-elle ; elle sent ses lèvres se décolorer, ses genoux fléchir... Elle voudrait l'appeler, lui dire qu'elle l'a deviné dans la foule...

Elle aperçoit M. Mélinde et n'a plus qu'une pensée... sa mère !... Dans quel état va-t-elle la retrouver ?

— Elle est beaucoup mieux, lui répond son beau-père, vous revoir achèvera sa guérison ; mais Ludovic est bien mal. Elio Sauze et moi avons cru qu'il allait mourir dans nos bras cette nuit... et son émotion révèle toute la tendresse qu'il porte à son fils adoptif.

— Qu'a-t-il donc ? demande Mme Amurat.

— Une fièvre typhoïde au dernier degré.

— C'est très contagieux.

— Oui, ma sœur ; aussi Juliette et toi allez habiter ma maison de campagne, où Céline ira vous rejoindre après avoir embrassé sa mère.

— Non, je resterai près d'elle, je soignerai Ludovic si vous le permettez ; la contagion est pour ceux qui ont peur et je ne la crains pas.

Elle se retourne : son bel inconnu s'éloignait avec une jeune femme... Non ce n'était pas Elio !...

(A suivre.)

Dans je ne sais plus quel canton de la Suisse existe encore un usage singulier. Le jour de la cérémonie nuptiale, les amis des deux fiancés leur offrent comme cadeau de noce un grand fromage commandé pour la circonstance.

Ce fromage conjugal reste aux jeunes époux comme un souvenir de famille. Sur la croûte desséchée, ils graveront, par une entaille les naissances et les baptêmes, par une croix les morts.

Cette coutume bizarre date de 1660 et on affirme avoir vu de ces fromages qui avaient plus de cent ans.

Un fromage de gruyère, ce n'est pas tout à fait une couronne d'oranger. Mais la poésie n'est-elle pas toujours où la tradition la place, où la met le cœur.

Ce fromage vénéré, qui se transmet dans la vieille armoire de génération en génération, est comme un registre de famille, les tablettes et les annales du foyer.

Ici les nouveaux-nés, là les défunts. D'un côté, c'est la vie, de l'autre, c'est la mort. Ces entailles, ce sont des berceaux, ces croix, ce sont des tombes.

Larmes de crocodile. — Le titre de la dernière pièce de V. Sardou a suggéré à quelques chercheurs l'idée de rechercher l'origine de cette expression si communément usitée. Il sagit donc de savoir si le